

Paroles

Juan Branco

Paroles

AU DIABLE VAUVERT

Du même auteur

RÉPONSES À HADOPI, Capricci, 2011

DE L'AFFAIRE KATANGA AU CONTRAT SOCIAL GLOBAL, Institut
universitaire Varenne, 2015

L'ORDRE ET LE MONDE, Fayard, 2016

D'APRÈS UNE IMAGE DE DAESH, Lignes, 2017

CONTRE MACRON, Divergences, 2019

CRÉPUSCULE, Au diable vauvert - Massot Éditions, 2019

ASSANGE, L'ANTI-SOUVERAIN, Les Éditions du Cerf, 2020

LA RÉPUBLIQUE NE VOUS APPARTIENT PAS, Au diable vauvert, 2020

ABATTRE L'ENNEMI, Michel Lafon, Au diable vauvert, 2021

LUTTES, Michel Lafon, 2022

TREIZE PILLARDS, Au diable vauvert, 2022

COUP D'ÉTAT, Au diable vauvert, 2023

HANOUNA, Au diable vauvert, 2023

ISBN : 979-10-307-0648-2

© Éditions Au diable vauvert, 2024

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com
contact@audiable.com

Procurei-te no mar

So encontrei fogo

I

Je me plains du monde pour ne pas
me plaindre du moi.

Or *le monde* est une extension du moi. Il est
la saisine du réel par une entité le fuyant.

Dès lors fuite et rencontre.

Fuite *et* rencontre.

L'art consiste en la révélation de l'émotion là où elle est cachée.

*

Or l'art sans rapport à la vérité s'effondre, comme si la recherche esthétique n'était qu'une tension. Un *vers*.

*

L'affaissement sentimental, maîtrisé par Douglas Sirk, exige à l'âme rationnelle un temps d'adaptation, un *lâcher-prise* qui, évachant la vraisemblance, semble nous éloigner de l'éthique. Faut-il l'accepter ?

Seulement lorsqu'il est à ce point *contrôlé*.

Seulement lorsqu'il nous *ramène* à la vérité.

*

Apprendre à chuter.

La vérité, ou plutôt sa traduction en termes d'intention, *la sincérité*, serait-elle donc féconde en émotions, et par conséquent, en formes donnant naissance à la *beauté* ?

Étrange pensée, tant l'accouplement de cette notion à celle de transparence semble au contraire, par son absence à l'obscurité, l'écarter des recherches dont l'art a été par nous chargé.

*

Il suffit cependant de considérer la sincérité comme le véhicule qui nous permet d'écarter les obscurités pour nous mener à la lumière, comme celle qui féconde les beautés les plus chargées.

*

Ma vanité est procédurale. Elle est une assise nécessaire pour assumer mon étrangeté.

*

J'ai plongé mon cœur dans la vanité, et ce bain d'acide m'a lessivé.

L'intelligence a-t-elle à voir avec la vérité ?

L'intelligence embranche et lie. Y compris dans l'erreur, qui, sans savoir, ne pourra qu'à travers l'intuition être évitée.

L'intelligence discrimine. Elle n'acte ni n'établit.

Elle nous enfonce ou nous libère, selon la façon dont elle est orientée.

Elle est donc, *procéduralement*, en lien avec la vérité en tant que subjectivité, enfermée en un système, mais n'entretient aucun rapport avec celle-ci en tant qu'absoluité.

Penser un ordinateur vivant, qui calculerait à partir
des interactions physiques entre cellules et non des
impulsions électriques binarisées.

*

Penser le monde grouillant des programmeurs,
matrice d'un virtuel omniprésent.

*

Penser le calcul d'un réel non-vectorisé.

Peut-on en vouloir à la tique d'être tique ?

Il faut la voir, insecte, se déplacer, assoiffée, chercher le point qui lui permettra de *persiste*r, prête à, pour cela, détruire l'élaboré, cet animal auquel elle ne *saurait* sans l'atteindre se marier, engoncée en son petit corps malade, inamovible contre la grâce, pour se le demander.

Peut-on en vouloir à la tique d'être tique ?

*

Pour cela, il faut interroger la notion d'intentionnalité. La tique s'attache à l'animal sans s'interroger sur ce qui l'y attire, ni sur les conséquences que sa dégustation entraînera.

Si nous étions en capacité de les lui faire intégrer, ces conséquences, devrait-elle pour autant concéder et s'effacer ? Si nous étions en capacité de lui faire entendre un discours, de la faire acquiescer à la nécessité, au nom d'un plus grand bien, d'une idée de la beauté et de l'élaboré, de s'effacer, la tique aurait-elle alors à renoncer ?

Bénéficie-t-on d'un droit naturel à persévérer, effectiver notre *conatus*, qu'il soit ou non discursif, et de dévaster tout ce qui au-dessus de notre

soi flotterait, du simple fait qu'il nous a été donné d'exister ?

La tique possède-t-elle un droit absolu à *persister* ?

Et si oui, la nature nous l'a-t-elle également octroyé ?

*

Seconde question, dérivée.

Peut-on formuler un *droit*, lorsque la question du vivant est posée ?

Si non, comment, éthiquement, trancher ?

En d'autres termes, y a-t-il une éthique de la tique, et si oui, comment la lui communiquer ?

Selon Benjamin, toute violence fonde ou conserve
le droit.

Quand l'ordre se soumet à la loi, la souveraineté
s'efface derrière la norme.

Toute violence, en conséquence, qui ne s'inscrit pas
dans la norme, *féconde* du droit.

*

L'on comprend la violence des *mafias*, simples
concurrents de l'État, toujours à réinaugurer un
ordre concurrent de la Loi.

Lorsque l'ordre se soumet à la loi, celle-ci, nous dit Durkheim, prend la place du Totem, incarnation abstraite de la souveraineté qui l'a précédée et des corps qui l'ont enfantée.

*

Faut-il penser la loi comme invention visant à pallier la destruction du temple, lieu où, jusqu'alors le Verbe, sans médiation, commandait ? La loi est-elle le substitut bancal *du lieu du* Pouvoir, pensée pour permettre à la civilisation de survivre au-delà de sa localisation et son événementialité, autorisant son absorption par la société et les *autorités constituées* ?

*

Suivant Benjamin, où placer les émeutes, les pillages, dont la fonction est de s'attaquer, sans s'y substituer, à ce qui *faisait droit* ?

La fonction du politique est la conversion du sentiment.

*

La « production du politique comme œuvre d'art »¹ est-elle concevable, par conséquent ?

*

Exige-t-elle une sublimation du sentiment ?

*

Extraction-distillation-condensation

1. Lacoue-Labarthe, Nancy, *Le mythe nazi*, Éditions de l'Aube, 2016 (poche), page 48.

Le nazisme ne fut qu'un processus accéléré, dégéné-
rant par son accélération, de la formation d'une
nation.

*

De la glorieuse naissance culturelle des nations.

Mais Wagner se pensait-il vraiment allemand ?

**

*

Le nazisme est devenu un objet de pensée de par sa
fonction d'effectuation.

Utilisable en tant que réflexivité, absolu permettant
de se jauger, se décortiquer.

Référence utile, bien que saturée.

Miroir mon beau miroir, dis-moi oh combien d'eux
je me suis tenu éloigné.

Fondateur par sa défonction d'un ordre qui nous fit
croire au bien incarné.

C'est d'ailleurs ce qui suscite de telles gênes : peut-on
considérer, parce que le nazisme chercha l'absolu, et

par bien des aspects, le trouva, illustrant la transsubstantiation de l'idée en réalité, qu'une pensée le fondait ?

Si c'était le cas, alors nous nous trouverions accablés.

**

*

Illusion politique, que celle du bien, dans lequel nous nous crûmes, à partir de 1945, plongés, par contraste d'un absolu que d'autres avaient façonné.

Forme de soumission, bien que nous ayons, par la conversion, cherché à nous rattraper.

Illusion politique, en ce que notre bien et leur mal, sur bien des fondements, se retrouvaient.

*

Longue période d'invulnérabilité, avec tout ce que cela comporta de dangers, notamment en ce qui concerne le rapport à l'autre, et notre capacité à nous mirer.

*

Où se trouvaient les communs, nous qui niions toute possibilité d'avec *eux* entretenir une quelconque altérité ?

Notamment notre obsession de l'industrialité ?

En ces temps, l'absolu devenant politique, la fonction des films devint d'alimenter notre envers, la fiction d'un « mal » absolu qui rendait au domaine du bien nos appareils de pouvoir, alors qu'ils n'avaient *en faits* aucun rapport autre qu'instrumental à la morale, et qu'ils demeuraient parents proches de ce qu'à l'ailleurs et au grand Autre ils prétendaient renvoyer.

*

D'un spectacle l'Autre.

*

L'extinction du politique est ainsi passée par une dialectique fictionnelle entre bien et mal qui prétendait le réinaugurer, instances scandées et strictement immunisées. La construction d'une image de l'absolu moral précédait celle de son incarnation, donnant un devenir terrestre à cette idée.

La perversion s'accroissait en ce qu'Hollywood, pur reflet des structures de pouvoir, renforçait notre propension à la croyance non seulement en ces idéaux, mais en leurs incarnations, par le truchement de vecteurs eux-mêmes fortement verticalisés et hiérarchisés.

La starification, et tout ce qu'elle impliqua en termes de construction de croyance et d'adhésion, de lâcher-prise, consacra l'image et les formes incantatoires, nous soumettant à des concepts et idées incarnés en des corps divinisés et construits pour fasciner.

Cette transsubstantiation d'idéaux instrumentaux nous accoutumait en parallèle à l'idée du spectacle contemporain, à cette asymétrie politique que le XX^e siècle a fécondée, et ce qu'elle a impliqué en termes de passivation et de soumission de la citoyenneté, envoûtée par des idoles fabriquées par des instruments de pouvoir porteurs de récits.

L'Homme devenait l'idée. La représentation politique, ainsi, naturalisée.

Cette confusion a vu son efficace redoublée lorsque le *petit écran* est venu prendre le relais de l'écran de cinéma, et que les espaces du politique et de la fiction se sont mêlés dans les foyers, après s'être confondus dans les salles où les « actualités » s'étaient mises à précéder les projections des *films* fictionnalisés².

Les mystifications dans la fiction se sont démultipliées, puis stéréotypées. À l'ère de la modernité,

2. C'est ainsi que Ford, Hitchcock et bien d'autres participèrent à la fabrication des films de propagande qui, lors de la Seconde Guerre mondiale, furent largement diffusés.

par exemple, le « méchant » soumettait, trompait, séduisait, disons, le scientifique – incarnation de la neutralité et d'un objectivable fictionnel auquel tous pouvaient s'identifier – dans le cadre de desseins machiavéliques donnant au spectateur une impression d'irréalité suffisante – par l'invention d'un procédé, d'une maladie, d'une cure – avant que ce dernier ne fût sauvé, sinon par lui-même, du moins par une *puissance politique*, le plus souvent incarnée en un héros porteur de *l'idéal de la société*, désiré par une femme-totem, fabriquant l'adhésion sans résistances du spectateur à la croyance morale ainsi incarnée qui, par son détachement du réel, permettait de le purger et d'alimenter l'ordre qui le tenait entre ses rets.

Toute dissidence, toute forme de résistance, se voyait *au mal* renvoyée, tout appareil de pouvoir, *au bien* se soumettait pour se voir par le *fatum*, le destin, consacré.

*

**

*

Il est douloureux de savoir et de faire savoir que faute de pouvoir, le savoir serait, par pur effet de système, désactivé et annihilé, par incapacité à se protéger et se voir féconder.

*

Il est douloureux de savoir que tout savoir sert un pouvoir.

Y compris ceux que l'on crut pour d'autres raisons préservés.

*

**

*

Un territoire, selon Max Weber, c'est un espace sur lequel se projette une institution.

Cette institution, de fragilité en fragilité, tisse des piliers sur lesquels se fonder.

Elle s'élève jusqu'à nous lier.

* *

*

Les États-Unis sont un empire non-territorial.

*

L'Europe, sa mère, demeura le seul continent *entièrement* politique à lui échapper.

*

Elle fut à ce titre concentratrice d'attentions tierces qui perdurèrent, tout autant que sa *responsabilité*, aussi longtemps que l'on souhaita qu'elle demeure réceptacle et parent de notre modernité.

*

Elle s'apprête, de nouveau, à redevenir terre à piller.